



Denys Johnson-Davies : figure de la traduction de la littérature arabe

Denys Johnson-Davies: A Significant Figure in the Translation of Arabic Literature

Mustapha Ettobi

Volume 19, numéro 1, 1er semestre 2006

Figures du traducteur/Figures du traduire I
Figures of Translators/Figures of Translation I

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016660ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/016660ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)
1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ettobi, M. (2006). Denys Johnson-Davies : figure de la traduction de la littérature arabe. *TTR*, 19(1), 73–95. <https://doi.org/10.7202/016660ar>

Résumé de l'article

Dans mon article, je présente le travail de Denys Johnson-Davies, le traducteur « par excellence » de la littérature arabe, et démontre comment sa production non seulement reflète des aspects et des problèmes de la traduction de la littérature arabe en langues occidentales, mais présente aussi une perspective intéressante sur la nature de la traduction ainsi que sur ses enjeux linguistiques et interculturels. Afin d'expliquer sa technique de traduction, je prends en considération les affinités de sa méthode avec la théorie d'Antoine Berman et celle de Lawrence Venuti. L'expérience de Johnson-Davies est une preuve vivante des avantages et des inconvénients du « travail sur la lettre ». Elle complexifie davantage le débat sur la visée éthique de la traduction.

Denys Johnson-Davies : figure de la traduction de la littérature arabe

Mustapha Ettobi

Introduction

Denys Johnson-Davies est sans doute le plus fidèle et le plus persévérant de tous les traducteurs occidentaux qui se sont intéressés à la littérature arabe contemporaine¹. Il a produit une trentaine de traductions et a ainsi laissé de grandes marques sur la littérature arabe traduite en anglais. D'où la reconnaissance et l'acclamation de son œuvre par des critiques aussi bien arabes qu'étrangers. Edward Said, par exemple, le considère comme « [t]he leading Arabic-English translator of our time » (Said, 1994, p. 377). Peter Clark, traducteur, écrivain et membre du Advisory Board of the British Center for Literary Translation, le qualifie de « pioneer of translating contemporary Arabic literature » (Clark, 2000, p. 11). John Rodenbeck,

¹ Denys Johnson-Davies est né à Vancouver (Canada) en 1922; mais il grandit en Afrique de l'Est, surtout au Soudan où il commença à un très jeune âge à apprendre l'arabe. Il fit ses études à The School of Oriental Studies à Londres, puis à l'Université Cambridge. Il fut l'élève de l'orientaliste R. A. Nicholson. Il travailla pour le département d'arabe de la BBC pendant trois ans avant de partir en Égypte. Là-bas, il offrit pendant quelque temps ses services au British Council au Caire et enseigna à l'université de la capitale égyptienne. Dès son premier voyage au pays des pyramides pendant la Deuxième Guerre mondiale, la destinée de ce traducteur sembla se dessiner. Il fut vite accueilli au sein des cercles et salons littéraires égyptiens, ce qui lui permit de connaître de grands hommes de lettres locaux comme le nouvelliste Mahmoud Taymour, le romancier Naguib Mahfouz et le dramaturge Taoufiq al-Hakim. Ces rencontres et contacts s'avèrent fructueux puisqu'ils donnèrent lieu à plusieurs contrats de traduction.

traducteur et critique britannique, écrit à son sujet : « Contemporary Arabic literature owes an enormous debt of gratitude to Denys Johnson-Davies, whose work as a translator has provided it with a large international readership in English that otherwise would certainly not exist » (Rodenbeck, 1999).

Dans le présent article, j'essaie d'esquisser son travail et de montrer comment il est devenu une figure singulière de la traduction de la littérature arabe contemporaine, de ses enjeux, de ses problèmes et même de son histoire. J'aimerais ainsi mettre l'accent sur le rôle du traducteur dans la traduction de la littérature arabe, un rôle qui, en général, est peu exploré par les critiques et les chercheurs qui se sont intéressés à ce sujet, comme Edward Said, Richard Jacquemond et Nada Tomiche. Je tiens également compte de ses idées sur les stratégies et sur les problèmes de la traduction littéraire en général et de la traduction de la littérature arabe en particulier. Je m'inspire de certaines théories traductologiques ayant placé l'agent traduisant et l'altérité culturelle au centre de leurs intérêts, à savoir celle d'Antoine Berman et celle de Lawrence Venuti. La réflexion de Johnson-Davies présente des affinités intéressantes avec la théorie bermanienne, surtout en ce qui a trait à la conception d'une traduction de la culture, mais elle permet de la problématiser et d'explorer une approche différente de la traduction postcoloniale éthique.

Figure d'une traduction

Le parcours professionnel de Johnson-Davies reflète des aspects singuliers de la traduction de la littérature arabe moderne. D'abord, il fut le premier à s'intéresser à la traduction de cette production littéraire « renaissante » *et* à s'y investir à fond. Cet intérêt commença dans les années 1940 du 20^e siècle à la BBC où il connut des arabisants comme Nevill Harbour, « one of the few Arabists who had an interest in the burgeoning renaissance in Arabic literature » (Johnson-Davies, 2006, p. 15). Cet intérêt s'accrut lorsque Johnson-Davies s'installa au Caire et noua des contacts avec les littérateurs égyptiens et autres écrivains arabes. Il savait pourtant que son travail de traducteur constituait une entreprise précaire, voire vouée à l'échec, puisque, selon ses dires, peu de lecteurs (et de traducteurs) occidentaux anglophones montraient de l'intérêt pour cette littérature. Son expérience personnelle semble confirmer cette idée. Le premier travail de traduction de Johnson-Davies porta sur un recueil de nouvelles de Mahmoud Taymour. Le

fruit de ce travail fut publié, à compte de « traducteur »², au Caire en 1946 (ou 1947). Pourtant, la confirmation de ce statut de traducteur littéraire par la publication d'une deuxième traduction ne fut pas aussi facile que l'aurait pensé Johnson-Davies. Il dut attendre plus de vingt ans avant de voir ses efforts récompensés : la traduction d'un volume de nouvelles d'écrivains arabes sortit chez Oxford University Press en 1967 sous le titre *Modern Arabic Short Stories*. L'expérience de ce traducteur reflète ainsi l'un des problèmes majeurs de la traduction de la littérature arabe, c'est-à-dire sa publication. Si les réponses des maisons d'édition à ses demandes avaient été plus favorables, il aurait certainement traduit beaucoup plus d'œuvres. Le fait qu'il ait attendu plus de vingt ans avant de faire publier sa deuxième traduction montre à quel point la concrétisation et la valorisation de son travail dépendaient de ce facteur extralittéraire et extralinguistique. Peter Clark écrit à propos du travail de Johnson-Davies : « his promotion of Arabic literature in English has always been an uphill struggle » (Clark, 2000, p. 11).

Ce n'est que dans les années 1970 que ce traducteur réussit à trouver une solution provisoire à ce problème, puisqu'il devint le directeur de la collection « Arab Writers Series », nouvellement créée chez Heinemann pour promouvoir la littérature arabe traduite : « Denys Johnson-Davies was the General Editor and Indeed [sic], produced most of the translations. But the series did not match the commercial success of the African series » (*ibid.*). Auparavant, les œuvres arabes avaient été incluses dans « The African Writers Series », où, d'ailleurs, des figures importantes de la littérature arabophone et francophone, comme Tayeb Salih et le Marocain Driss Chraïbi, avaient été traduites en anglais. La création de la nouvelle collection consacrée à la littérature arabe prouve sans doute un changement d'attitude envers cette production pendant la période de décolonisation, une sorte d'essor dont le travail accompli par Johnson-Davies peut être considéré comme un signe avant-coureur. Toutefois, et comme Clark l'a déjà indiqué, la vie de cette collection sera très courte. Il aura fallu attendre l'attribution du Prix Nobel de littérature à Mahfouz en 1988 pour que la traduction de la littérature arabe moderne en langue anglaise soit relativement prise plus au sérieux par les maisons d'édition occidentales, y compris anglaises.

² Plus tard, le montant payé par Johnson-Davies lui fut remboursé par l'auteur.

En outre, le travail de Johnson-Davies présente une nouvelle manière de concevoir la traduction de la culture arabe. Dans les diverses préfaces de ses traductions et dans les entrevues qu'il a accordées, il montre une grande sensibilité aux enjeux littéraires et culturels de la traduction. Il sait très bien que le traducteur ne rend pas seulement des mots et des histoires, mais qu'il transpose aussi dans la langue cible des perspectives et des approches différentes de la vie humaine ainsi que des valeurs littéraires et esthétiques. L'enjeu a toujours été pour lui de prendre les décisions nécessaires à la conciliation de fins pouvant être au point de départ diamétralement opposées : rendre sans modifications majeures un travail de création individuelle, celui de l'écrivain artiste, donc issu d'une culture donnée, et respecter les attentes d'un public étranger ayant une culture différente de celle de l'auteur. Entre ces deux pôles, le traducteur, semble-t-il, doit trouver une position qui n'est pas nécessairement médiane, mais plutôt là où, dans chaque cas, les priorités de la traduction, telles qu'il les conçoit, le placent ou l'obligent à se positionner. Les problèmes majeurs de la traduction de la littérature arabe, comme dans la traduction des autres littératures des pays ex-colonisés, semblent résider dans ce positionnement. C'est cet aspect de la réflexion de Johnson-Davies sur le sujet que je compte explorer afin d'expliquer ses idées, de les comparer avec les théories de Berman et de Venuti et de définir son apport éventuel à une approche différente du traduire littéraire postcolonial.

Traduction et sympathie

Tout semble indiquer que pour Denys Johnson-Davies, la traduction ne peut être réussie sans un degré minimal de sympathie. Ce mot qui, à mon avis, constitue l'essence même de son approche, revient souvent dans ses déclarations et ses écrits sur son expérience de traducteur. Il révèle l'importance du rôle du traducteur en tant que lecteur et de ses choix personnels dans la réussite d'une traduction. Pour Johnson-Davies, le traducteur ou la traductrice doit éprouver de la sympathie à l'égard de l'auteur (et de son œuvre), c'est-à-dire réagir favorablement aux choix thématiques et esthétiques de l'auteur : « One gives a lot of oneself when translating – not only time – and I am deeply unwilling to do this in respect of a writer with whose work I cannot communicate emotionally » (Ghazoul et al., 1983, p. 83). Ainsi, sa conception de cette sympathie comme force motrice de la traduction, s'oppose à l'idée de Venuti sur le « *simpatico* ». Ce dernier, décrivant sa propre expérience de traducteur, précise la nature d'une relation indésirable

entre le traducteur et l'auteur du texte : « The translator works better when he and the author are *simpatico*, said my friend, and by this he meant not just 'agreeable,' or 'congenial,' meanings which this Italian word is often used to signify, but also 'possessing an underlying sympathy.' The translator should not merely get along with the author, not merely find him likable; there should also be an identity between them » (Venuti, 1995, p. 273). Venuti voit que ce rapport « *simpatico* » est basé sur des illusions : que l'écriture soit subjective et unique. D'où son choix d'un écrivain, Milo de Angelis, qui remet lui aussi en question cette subjectivité et cette unicité et qui se distingue de la poésie canonique italienne. Au contraire, pour Johnson-Davies, la sympathie constitue une condition importante de l'acte du traduire. Sa tendance à considérer « la communication émotionnelle » entre le traducteur et l'auteur comme une nécessité est probablement le résultat du contact fréquent et privilégié qu'il a eu avec les écrivains arabes, surtout égyptiens, et une des conséquences de ses séjours très fréquents dans le monde arabe (surtout au Caire) et de sa familiarité avec sa culture. Il y a fort à parier que cette sympathie est une caractéristique du travail des nouveaux arabisants. Ces derniers seraient plus proches de la littérature et de la culture arabes que leurs prédécesseurs. Farouk Mardam-Bey, éditeur et directeur des Éditions Sinbad, écrit à propos des jeunes arabisants européens : « [...] ce qu'ils font est absolument remarquable et [...] il y a une avancée par rapport à la génération précédente sur un point fondamental: c'est la proximité – à la fois intellectuelle et affective – avec le monde arabe » (Mardam-Bey, 2000, p. 84). Une chose est toutefois certaine : le travail de Johnson-Davies a présenté cet aspect de « proximité intellectuelle et affective » bien avant cette nouvelle génération d'arabisants. On pourrait même parler, dans son cas, d'une intimité avec la littérature arabe contemporaine et avec certains de ses producteurs. Il est aussi probable qu'il ait même inspiré plusieurs autres traducteurs. Rodenbeck écrit à propos de Johnson-Davies : « There are quite a few good translators now at work, but none has labored with such taste, diligence, technical knowledge, skill, and success over so many decades and none can claim either an equal understanding of the Arabic-speaking world or an equal sympathy with its ways » (1999).

Outre la sympathie, le traducteur doit chercher le « vrai » talent. Sa tâche ressemble ainsi au travail du critique littéraire (tandis que la sympathie émane d'abord du rapport entre le traducteur, en tant que lecteur non spécialisé, et le texte/auteur). Cette idée s'apparente à la description faite par Berman de la traduction comme le résultat

« d'un travail d'ordre critique » (Berman, 1995, p. 41), mais Johnson-Davies explique davantage le travail critique du traducteur et semble élargir son champ de manœuvre. Ce dernier se trouve même habilité à juger de la qualité de l'œuvre (arabe) et à chercher les nouveaux écrivains talentueux, ce qui revient à dire exercer une certaine influence sur l'évolution de la configuration de cette littérature à l'étranger. En fait, l'expérience de Johnson-Davies est un bon exemple de ce travail critique du traducteur. Dans ses introductions des traductions ainsi que dans ses interviews, il montre une bonne connaissance de la littérature arabe et de l'histoire de son évolution. Il a aussi été en contact avec des critiques reconnus (Louis Awad, par exemple) et aurait pris leurs avis en considération dans le choix de certaines œuvres. C'est également quelqu'un qui connaît la littérature anglaise et qui tient compte de ce qui est fait dans le champ littéraire de la culture réceptrice. Une bonne connaissance des littératures des cultures de départ (arabe) et d'accueil (occidentale et surtout anglaise) est une exigence pour lui. Pourtant, s'il admet que le travail du traducteur de la littérature arabe doit être double – lecture et critique –, c'est probablement dû aussi au manque d'études critiques de certaines œuvres littéraires arabes. Peut-être faut-il y voir également une manière de combler le manque « normal » de considération du public étranger dans l'étude de tout texte local. Ainsi, ce travail critique du traducteur de la littérature arabe, que Johnson-Davies appelle « la dimension ajoutée » (*added dimension*), s'avère important, voire nécessaire. D'autant plus que Johnson-Davies croit que la reconnaissance et l'autorité de certains écrivains dans la culture arabe ne peuvent constituer un gage de succès des traductions de leurs œuvres : « A lot of translations have in fact been made of so-called established Arab writers and many have failed to find publishers in the West » (Ghazoul et al., 1983, p. 87). On pourrait même dire que Johnson-Davies remet en question l'autorité de ces écrivains reconnus et préconise l'égalité des chances pour tout texte littéraire, qu'il soit un manuscrit ou une publication, lors de la sélection d'œuvres aux fins de traduction. S'agit-il d'un choix démocratique ou d'un abus de pouvoir du traducteur? Il est très probable que Johnson-Davies soit animé plutôt par un souci de qualité : « [...] in making one's choice it should be borne in mind that no one in the West is interested in modern Arabic literature per se but only in writing of genuine talent » (*ibid.*).

Pour ce qui est de la traduction effective des œuvres, Johnson-Davies se fixe des règles que peu de traducteurs de la littérature arabe semblent respecter. Le traducteur doit d'abord préserver l'intégralité du texte choisi, c'est-à-dire éviter les changements et les omissions

pouvant affecter sa nature. À ce sujet, la méthode de Johnson-Davies est très simple. Il faut traduire le texte en entier ou annuler toute l'opération traduisante : « I am something of a purist in the matter of translation and believe that the first priority should be accuracy. If a story, for instance, cannot survive in translation unless changes or deletions are made, then it is best left untranslated. A translator **must** be bound by what he is translating – unless he wishes to become something else, an adapter for instance » (Ghazoul et al., 1983, p. 84). D'autres traducteurs de la littérature arabe, par contre, adoptent des stratégies diamétralement opposées à celle de Johnson-Davies. Certaines traductions de romans et de nouvelles écrits par des femmes arabes par exemple, présentent une nette tendance à faire de ces récits des textes consacrant des idées préconçues sur les femmes arabes. D'autres traducteurs n'hésitent pas à supprimer des parties voire des chapitres, à les réordonner ou à littériser davantage le texte afin de satisfaire aux goûts du lecteur visé³. Ainsi, ils mettent les attentes du lecteur au-dessus du respect de l'auteur du texte tandis que Johnson-Davies cherche le compromis et favorise souvent l'*originalité* du texte initial.

Le traducteur ne doit pas non plus améliorer le texte : « Of course, if one is a creative person, one is at times tempted to 'go one better' than the writer, but the temptation should be resisted » (pp. 84-85). Dans son autobiographie *Memories in Translation*, il maintient le même principe : « I [...] hold the view that it is not up to a translator to 'improve' any piece of writing, by either adding to it or deleting from it, though – Heaven knows! – one is often tempted to do so » (Johnson-Davies, 2006, p. 100). Pourtant, Johnson-Davies n'exclut pas définitivement le côté inventif de la traduction, ce qui rend sa vision paradoxale et complexe.

Pour lui, la traduction littéraire ne va pas sans un certain degré de créativité. C'est du moins ce qui ressort de ses déclarations. Par exemple, il affirme : « By trying to treat literary translation creatively I endeavour to come to each piece of work in a fresh frame of mind » (Ghazoul et al., 1983, p. 84). L'agent traduisant, semble-t-il, doit être

³ À titre d'exemples, on peut citer la traduction des œuvres de la romancière libanaise Hanan al-Shaykh en anglais par Catherine Cobham. Pour connaître plusieurs autres cas, comme la traduction des œuvres de Huda Shaaraoui et de Nawal Saadawi, voir Amal Amireh (2000), Mohja Kahf (2000) et M. Ettobi (2003).

dans un état d'esprit « frais » et ouvert, c'est-à-dire dans une bonne disposition morale qui lui permet d'estimer à sa juste valeur l'œuvre à traduire et de la rendre dans la langue d'arrivée de manière inventive, c'est-à-dire portant une interprétation personnelle du texte et des choix qui se rapprochent, en partie, du style et du goût du traducteur. L'idée semble s'opposer à tout ce qu'on vient de dire sur l'intervention du traducteur d'œuvres littéraires; mais Johnson-Davies y voit l'une des difficultés de la traduction : « One of the difficulties is to be creative within the strict confines of the text in front of you » (*ibid.*).

Ainsi, l'idée de Johnson-Davies se rapproche de la position de Berman. Ce dernier appelle à une critique analytique des traductions et à une remise en question des « tendances déformantes » de la traduction. Pourtant, il admet que toute traduction comporte un aspect « hypertextuel » inévitable. La déformation serait ainsi inhérente à l'acte de traduire. Cependant, la comparaison des idées de Johnson-Davies et de Berman fait ressortir quelques divergences importantes. Johnson-Davies replace cette invention dans les limites du texte original tout en respectant le style (ou les styles) de la langue cible. Pour lui, le traducteur (de la littérature arabe) doit essayer de créer un style qui se rapproche de celui de l'écrivain. Cette création ne peut sortir de l'espace des styles possibles dans la langue cible : « Where a novel [comme exemple] is concerned one often quite quickly – if one is in sympathy with the writer – develops a style that approximates to the original – as far as any style in English can approximate to one in Arabic » (Ghazoul et al., 1983, p. 84). Contrairement à ce que préconise Berman, le style du traducteur ne doit pas avoir comme effet de changer les règles et les conventions de la langue traduisante et de créer des néologismes afin d'accueillir l'étrangeté du texte initial. Ce n'est certainement pas pareil non plus à la *foreignization* (ou à la non assimilation) de Venuti. Ce dernier réserve au traducteur un rôle beaucoup plus engagé dans la culture cible, puisqu'il pense que ses choix linguistiques et stylistiques peuvent servir de contrepoids aux conventions dominantes à un moment donné de l'histoire de la littérature cible sans pour autant viser à acquérir une position de force⁴. Or, pour Johnson-Davies, tout semble dépendre du degré de similarité entre les langues et les cultures concernées et non pas de la conjoncture

⁴ Venuti écrit à propos de ses choix : « I prefer to translate foreign texts that possess minority status in their cultures, a marginal position in their native canons. Or that, in translation, can be useful in minoritizing the standard dialect and dominant cultural forms in American English » (Venuti, 1995, p. 10).

linguistique (des registres par exemple) et esthétique de chaque langue et culture cible et de son évolution future.

Pour ce qui est de la traduction de la culture, l'expérience de Johnson-Davies présente une méthode qui peut servir à problématiser davantage les idées de Berman et de Venuti. Pour lui, le respect de l'altérité de la culture source est une grande priorité. Pour atteindre cet objectif, il varie et multiplie les procédés : notes de traducteur, explications textuelles, notes de bas de page, glossaires ou préfaces. Dans la préface de *Modern Arabic Short Stories*, par exemple, il écrit :

It's my hope that these stories will be enjoyed by the English reader not only as works of fiction but as giving a picture of a culture and way of life different from our own. These stories give, as it were, an opportunity to eavesdrop on a part of the world and a people with whom the British have been closely associated but with whose culture and literature only a few specialist scholars are familiar: they also provide us with the chance of comparing between how the Arabs see themselves and how they have been portrayed by non-Arab novelists and short story writers. (Johnson-Davies, 1967, p. x)

Cet extrait démontre, entre autres choses, la sensibilité de ce traducteur aux enjeux représentationnels de la traduction (ici postcoloniale). Il est très conscient de l'effet de la traduction des écrits littéraires sur l'image du monde arabe en Grande-Bretagne et de la nécessité de rapprocher les points de vue. Il serait facile d'en conclure qu'il y a une tendance chez les traducteurs occidentaux, y compris chez Johnson-Davies, à considérer les œuvres littéraires arabes comme des documents sociologiques ou anthropologiques. Encore faut-il situer la rédaction de ce texte dans son contexte historique et comparer les degrés de proximité entre les deux mondes occidental et arabe et de connaissance mutuelle entre leurs cultures respectives dans les années 1960 et maintenant. Il est intéressant de constater que ces longues préfaces se rétrécissent par la suite pour ne porter souvent que sur la biographie des auteurs, sur leur écriture et sur l'évolution du genre traduit. Dans d'autres cas, elles sont inexistantes. Cette disparition graduelle est attribuable, entre autres facteurs, à une ouverture de l'Occident en général au monde arabe décolonisé ou en voie de décolonisation. Ce regain d'intérêt vient très probablement de la visibilité grandissante des communautés arabes en Occident (y compris l'émergence et l'évolution des écrivains arabes d'expression anglaise et surtout française) ainsi que de l'importance stratégique de plus en plus grande du Moyen-Orient surtout après la crise (pétrolière) de 1973. Cependant, ce

changement est également dû en grande partie à la critique de l'orientalisme à partir de la fin des années 70. Les écrits d'Edward Said, surtout *Orientalism*, ont certainement accéléré ce processus. Le changement constaté ne pourrait toutefois servir à dénier le fait que la littérature arabe continue, malgré tout, d'être vue souvent comme un ensemble de documents scientifiques (anthropologiques, ethnologiques, sociologiques, etc.), et non pas comme une production esthétique.

Pourtant, Johnson-Davies ne semble pas préconiser une seule manière de transposer les traits culturels des textes dans leurs traductions. Pour lui, l'ajout de notes explicatives ne peut être considéré comme une solution idéale dans toute traduction littéraire. Il revient au traducteur de prendre la décision de les inclure ou non selon la quantité et la nature des informations jugées nécessaires pour une compréhension adéquate du texte par le lecteur potentiel. Ce dernier doit cependant jouer un rôle actif :

The problem remains that the reader is not a passive recipient of the new short story I have concocted for him in English in place of the Arabic one. I cannot spoonfeed it to him; he has, as a reader, an active role to play and, depending on his degree of understanding and sensitivity, will 'experience' the story or not. Whereas though, by translating the story into English for him I have made up for his lack of Arabic, I cannot share with him the background knowledge I have acquired alongside my study of Arabic and my having lived in the Arab world. If the hero of the story makes his ablutions and performs the sunset prayer, I know how ablutions are made and I also know that for the sunset prayer he will perform three **rak'a** (and I also happen to know what a **rak'a** is), the first two aloud and the last under his breath. To the average English reader the word 'ablution' has a somewhat jocular connotation, while 'performing prayers' in Islam is a procedure the proper understanding of which requires a considerable amount of background knowledge. How important is this to the general understanding of the story? (Ghazoul et al, 1983, p. 91)

L'inclusion des notes explicatives est ainsi fonction du texte et de la pertinence des clarifications fournies pour l'interprétation générale du texte. Il revient donc au traducteur d'évaluer cette pertinence et de préciser les aspects culturels étrangers à éclaircir au profit du lecteur. Le rôle critique du traducteur est ainsi renforcé et son discernement est davantage sollicité.

De même, pour Johnson-Davies, le remplacement des expressions idiomatiques ou des registres propres à la langue source par des « équivalents » de la langue cible n'est pas toujours recommandable. Chaque solution peut être problématique dépendamment du texte à traduire. Par exemple, Johnson-Davies explique ainsi la difficulté de rendre en anglais des locutions dialectales égyptiennes et les inconvénients d'une traduction savante rigoureuse :

How is the translator to deal with them? Does he simply iron them out as best he can, generally by leaving them out altogether? The alternative is to translate them literally and bespatter one's translation with notes explaining their significance; this method though, carried to its logical conclusion, will leave one with a treatise on 'the manners and customs of the modern Egyptians' rather than a piece of fiction which demands readability and continuity. (Ghazoul et al., 1983, p. 85)

L'allusion faite au livre *The Manners and Customs of the Modern Egyptians* est très révélatrice, puisqu'il s'agit d'un texte de l'orientaliste William Lane, traducteur, entre autres textes, des *Milles et une nuits*. En évoquant cet exemple, Johnson-Davies confirme cette tendance chez les orientalistes à faire de la traduction savante. Dans cette tradition, l'arabisant est vu comme le médiateur incontournable entre un lecteur occidental, ici anglophone, et la culture arabe dont il « ignore » presque tout. D'où cette nécessité de fournir des explications : notes de bas de page, glossaires et commentaires. De plus, l'évocation du livre de Lane sert à distinguer le travail de Johnson-Davies d'une tradition de traduction orientaliste, celle qui considère le texte littéraire d'abord et avant tout comme un document anthropologique et sociologique et non pas comme une création artistique appréciable sans médiations savantes⁵. Johnson-Davies semble ainsi prouver l'impossibilité d'une traduction littéraire savante, c'est-à-dire où le traducteur s'engage à expliquer tous les aspects culturels implicites (principes, valeurs, us, habitudes, origines des expressions, etc.) du texte que l'auteur et son lectorat initial partagent ou, au moins, sont présumés partager. L'explicitation de l'altérité dans de l'œuvre est, pour ainsi dire, incompatible avec la nature poétique de

⁵ Robert Irwin écrit à ce sujet : « In the same way that Galland had intended his translation to be a continuation of the *Bibliothèque Orientale*, so Lane's translation of the *Nights* was an extension of his earlier work of depicting and explaining the manners and customs of the modern Egyptians, which Lane considered to be more or less unchanged since the Middle Ages » (1994, p. 24).

la traduction littéraire. Elle doit y être subordonnée afin de préserver les caractéristiques esthétiques du texte. Sinon, ce que le traducteur produira ne sera qu'un document sociologique ou anthropologique. Johnson-Davies ne recommande pas la suppression de ces expressions ni l'inclusion de notes explicatives. Il ne préconise pas non plus la substitution de registres et d'expressions de la langue cible à ceux de la langue source : « On the other hand, to try to match Egyptian colloquialisms with near equivalents in English or American dialects is to run the risk of producing something incongruous and unreal » (*ibid.*).

D'après Johnson-Davies, le traducteur doit toujours être capable de prendre des décisions convenables pour chaque cas, non pas pour chaque texte mais pour chaque problème qui survient. La traduction, pour lui, est « un art et non pas une science » : « The translator should not, I believe, have any hard and fast rules; he is the practitioner of an art and not a science and he must simply take a view as he comes to each dilemma » (*ibid.*, p. 91). Le traducteur/« artiste » doit être à même de juger la pertinence de ses choix au fur et à mesure qu'il avance dans son travail. On peut en conclure que, pour Johnson-Davies, les méthodes linguistiquement et culturellement assimilatrices ou non assimilatrices sont potentiellement bonnes. Leur pertinence semble dépendre de la nature du texte et des possibilités offertes par le degré de similarité ou de différence entre les langues et les cultures. Ainsi, sa réflexion diffère de la théorie de Berman. La distinction axiologiquement catégorique entre les traductions « ethnocentrique » et « éthique » se trouve remise en question chez Johnson-Davies. La même chose pourrait être dite de la binarité *domestication/foreignization* chez Venuti, même si, à mon avis, la différence entre ces deux catégories est fondamentalement moins forte que la distinction entre l'assimilation et la non assimilation chez Berman. Même s'il est question de *foreignization*, il reste que les moyens utilisés – choix linguistiques et stylistiques comme les registres mineurs, les archaïsmes, etc. – pour communiquer l'altérité culturelle du texte original sont plutôt *domestiques* (locales), faisant partie de l'histoire de la langue et de la culture cible. Cette *foreignization* ne se produit que par l'effet d'étrangeté que les choix du traducteur créent. Cherche-t-elle vraiment à dévoiler la nature *autre* de la culture étrangère?

Pour Johnson-Davies, par contre, la différence culturelle est importante dans la traduction, mais elle n'est transposable qu'en fonction de son importance par rapport à la compréhension générale du

texte et de son histoire. Cette approche du traduire littéraire pose un problème dans le cas de littérature arabe contemporaine : si le traducteur se contente de l'explication des traits culturels essentiels à la compréhension de l'histoire, le lecteur occidental devra faire plus d'efforts pour saisir le sens des autres aspects inconnus du texte. Dans une telle situation, ou bien il se montre curieux et prend la peine de faire des lectures parallèles afin de comprendre les faits culturels évoqués (par exemple la différence entre divorce révocable et divorce irrévocable dans une histoire donnée), ou bien il remplira ce vide conceptuel par les idées et les discours qui circulent dans son milieu social (conversations, articles journalistiques lus, documentaires, films vus, etc.). Je pense que tout traducteur de la littérature arabe (ou d'autres littératures produites par des ex-colonisés) doit tenir compte de ce fait et se poser la question suivante : est-ce que l'explication ou la non explication de la différence culturelle aura comme effet de consolider des préjugés, des stéréotypes et des clichés ou de les remettre en question et de promouvoir une meilleure connaissance des autres cultures?

Ce qui distingue Johnson-Davies est le fait qu'il garde parfois à l'esprit cette comparaison entre ce que l'Occident voit dans le monde arabe et l'image que le monde arabe se fait de lui-même (voir le passage cité p. 82 où il parle des « ablutions ») et essaie de promouvoir un rapprochement entre les points de vue. Il y a là une autre tâche critique pour le traducteur de l'ère postcoloniale, un travail qui prend en considération l'impact des rapports de force entre le monde arabe et l'Occident sur la perception de la culture source et qui estime la valeur potentielle de l'effet des stratégies assimilatrices ou non assimilatrices sur cette perception et sur le degré de véracité optimale qu'elle doit atteindre. Le traducteur de la littérature arabe doit être conscient des enjeux interculturels et (géo)politiques et adapter sa méthode aux besoins produits par le contexte général de l'opération traduisante.

En conséquence, toute réflexion sur l'éthique de la traduction doit relier cette éthique à son contexte historique précis. Dire que le respect de la lettre de l'original assure toujours « l'accueil » « de l'Autre comme Autre » (Berman) est certes vrai, mais il faut toujours questionner la valeur de cette altérité révélée par rapport au contexte historique de la traduction et de sa réception. Ce qui est présenté comme étranger peut être vu comme « exotique » ou « ethnographique » si l'on n'essaie pas de considérer les images de la traduction produites dans la culture cible. En d'autres termes, l'éthique

de la traduction littéraliste n'est garantie que dans un cadre idéal où les cultures sont égales et où la réception du texte se fait en toute objectivité. Or, cette réception est subjective et cette même subjectivité est nourrie essentiellement par une connaissance (ou par une méconnaissance) collective du monde évoqué (se manifestant sous formes de discours, clichés, stéréotypes, etc.) qui est conditionnée par les rapports de force souvent inégaux entre les deux cultures. Il s'ensuit que l'assimilation peut parfois être éthiquement acceptable du point de vue historique parce qu'elle répond mieux aux exigences du milieu social cible et évite une mauvaise interprétation des aspects culturels du texte original. D'où l'importance, à mon avis, de l'étude textuelle des traductions de Johnson-Davies, puisqu'il montre une certaine conscience de cette dimension flexible de la traduction. En effet, les résultats de mes lectures me permettent d'explorer davantage la méthode de ce traducteur et d'en faire une évaluation préliminaire. Ici, j'aborderai l'aspect littéral de sa traduction, le plus important à mes yeux, mais aussi son recours à l'assimilation, et ce de manière à expliquer davantage les motifs de ses choix.

Un « travail sur la lettre »

La méthode traductive adoptée par Johnson-Davies depuis une soixantaine d'années présente une affinité intéressante avec les idées d'Antoine Berman. En fait, Johnson-Davies a bel et bien pratiqué, certes de manière très modérée, « le travail sur la lettre ». Rappelons que pour Berman, « le travail sur la lettre » ne signifie pas nécessairement le mot à mot. Il est plutôt le fait de permettre à certaines caractéristiques formelles de l'original de s'imposer à celles de la langue d'arrivée dans la reproduction de l'œuvre initiale. Il peut être une traduction du rythme du texte, des structures de phrases, des allitérations, etc. C'est, pour reprendre la désignation bermanienne, « faire de la langue traduisante 'l'auberge du lointain' » (Berman, 1999, p. 15). Pour Berman, ce « travail sur la lettre » garantit l'éthicité d'une traduction, puisqu'il permet de recevoir l'étranger en tant qu'étranger.

Dans le présent article, j'aimerais analyser la traduction de deux passages tirés du roman *Mawsim al-hijra ila al-chimal* (*Saison de la migration vers le Nord*) de Tayeb Salih⁶. Avant de faire l'analyse des

⁶ Salih est né dans la Province Nord du Soudan en 1929. Il étudia aux universités de Khartoum et de Londres. Ses études littéraires l'orientèrent vers le domaine de la radiodiffusion. Il fut ainsi le « Head of Drama » au

passages choisis, il convient de donner une idée de l'intrigue du roman. Dans ce récit, le narrateur décrit son retour à son village soudanais au bord du Nil et ses retrouvailles avec sa famille et son passé. La joie de ce retour sera toutefois perturbée par la présence d'un « intrus » nommé Mustapha Said, un « étranger » qui s'est installé dans son village. Il se rend vite compte que Mustapha a une identité et une histoire différentes de celles que les autres connaissent. Il trouve la manière d'obliger « l'intrus » à lui raconter sa vraie histoire. Toutefois, le narrateur devra par la suite faire sa propre « enquête » pour connaître le reste de l'histoire de Mustapha, puisque celui-ci décide un jour de « se suicider ».

Ce qui rend ce récit intéressant pour l'étude traductologique est le fait qu'il aborde de manière explicite les relations entre les cultures soudanaise et anglaise. Familier avec les deux mondes, le narrateur essaie de faire une déconstruction des stéréotypes et des préjugés aussi bien des Soudanais (les ex-colonisés) que des Anglais (les ex-colonisateurs) à propos de l'autre peuple. Dans l'exemple qui suit, il essaie de réduire la différence culturelle entre les deux entités :

وسألني محجوب. «هل بينهم مزارعون؟»
 وقلت له: «نعم بينهم مزارعون وبينهم كل شيء. منهم العامل والطبيب و
 المزارع والمعلم، مثلنا تماما». وأثرت ألا أقول بقية ماخطر على بالي:
 «مثلنا تماما. يولدون ويموتون وفي الرحلة من المهد إلى اللحد يحلمون
 أحلاما بعضها يصدق وبعضها يخيب. يخافون من المجهول، و ينشدون
 الحب، و يبحثون عن الطمأنينة في الزوج و الولد. فيهم أقوياء، و بينهم
 مستضعفون، بعضهم أعطته الحياة أكثر مما يستحق، و بعضهم حرمته
 الحياة. لكن الفروق تضيق و أغلب الضعفاء لم يعودوا ضعفاء».
 (p. 7)

'Are there any farmers among them [les Européens]?'
 Mahjoub asked me.

'Yes, there are some farmers among them. They've got
 everything – workers and doctors and farmers and teachers, just like
 us.' I preferred not to say the rest that had come to my mind : that just

département d'arabe de la BBC. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il commença à écrire. C'est Johnson-Davies, alors son collègue à la BBC, qui entreprit les premières traductions de ses textes. Parmi ces derniers, on trouve le premier roman de Salih, *Mawsim al-hijra ila al-chimal*, qui fut publié dans la collection « Penguin Classics » en 2003.

like us they are born and die, and in the journey from the cradle to the grave they dream dreams some of which come true and some of which are frustrated; that they fear the unknown, search for love and seek contentment in wife and child; that some are strong and some are weak; that some have been given more than they deserve by life, while others have been deprived by it, but that the differences are narrowing and most of the weak are no longer weak. (p. 3)

Dans sa version anglaise, Johnson-Davies rend avec beaucoup de précision le sens du texte. Il préserve les détails et reproduit même la structure des phrases, reflétant ainsi aussi bien le rythme du texte arabe que la manière de penser du narrateur. À noter ici la reproduction des répétitions comme « dream dreams » (يحلُمون أحلاما), « and » (و) (dans « workers and doctors and farmers and teachers ») et « some of which » (بعضها). Il n'essaie pas de diviser la dernière phrase « I preferred to...weak » en des phrases plus courtes pour rendre la version anglaise plus lisible. Il garde ainsi le rythme du texte arabe. La traduction de l'expression « من المهد إلى اللحد » par « from the cradle to the grave » est très réussie même si l'on perd la rime et presque toutes les allitérations. En fait, cette traduction est heureuse même si la connotation religieuse de l'expression prise d'un hadith du prophète Mohamed est perdue. Toutefois, ce « travail sur la lettre » modéré est maintenu dans d'autres parties du texte où l'idiomaticité du texte anglais semble être relativement sacrifiée, et ce pour assurer la précision de la traduction. Un autre exemple qu'on peut citer est celui de la description des retrouvailles du narrateur :

تعدوت أذناي أصواتهم، وألفت عيناي أشكالهم من كثرة ما فكرت فيهم في الغيبة، قام بيني وبينهم شيء مثل الضباب، أول وهلة رأيتهم. لكن الضباب راح، واستيقظت ثاني يوم وصولي، في فراشي الذي أعرفه في الغرفة التي تشهد جدرانها على ترهات حياتي في طفولتها و مطلع شبابها و أرخبت أذني للريح. ذاك لعمرى صوت أعرفه، له في بلدنا وشوشة مرحة. صوت الريح وهي تمر بالنخل غيره و هي تمر بحقول القمح. و سمعت هديل القمري، و نظرت خلال النافذة إلى النخلة القائمة في فناء دارنا، فعلمت أن الحياة لا تزال بخير، أنظر إلى جذعها القوي المعتدل، و إلى عروقها الضاربة في الأرض، و إلى الجريد الأخضر المنهدل فوق هامتها فأحس بالطمأنينة. أحس أنني لست ريشة في مهب الريح، و لكني مثل تلك النخلة، مخلوق له أصل، له جذور له هدف.

(pp. 5-6)

Because of having thought so much about them during my absence, something rather like fog rose up between them and me the first instant I saw them. But the fog cleared and I awoke, on the second day of my arrival, in my familiar bed in the room whose walls had witnessed the trivial incidents of my life in childhood and the onset of adolescence. I listened intently to the wind: that indeed was a sound well known to me, a sound which in our village possessed a merry whispering – the sound of the wind passing through palm trees is different from when it passes through fields of corn. I heard the cooing of the turtle-dove, and I looked through the window at the palm tree standing in the courtyard of our house and I knew that all was still well with life. I looked at its strong straight trunk, at its roots that strike down into the ground, at the green branches hanging down loosely over its top, and I experienced a feeling of assurance. I felt not like a storm-swept feather but like that palm tree, a being with a background, with roots, with a purpose. (pp. 1-2)

Si on la compare au texte original, cette traduction montre à quel point Johnson-Davies va relativement loin dans le « travail sur la lettre ». Il maintient, entre autres, la répétition (ici les mots « sound » [صوت] et « fog » [الضباب]) dont l'usage en arabe n'est pas aussi limité et sanctionné qu'en anglais. Il préserve même la structure des phrases qu'il aurait pu rendre de manière plus idiomatique. Notons par exemple l'usage de « Because of having thought » au lieu de « Having thought ». Il respecte aussi le rythme du texte comme dans l'exemple « a being with a background, with roots, with a purpose » (مخلوق له أصل، له جذور له هدف) où la même répétition et la précision sont maintenues. Pour apprécier davantage la méthode adoptée par Johnson-Davies, il faut la comparer à une autre traduction du texte comme la version française de Fadi Noun, traducteur libanais, révisée et complétée par Abdelwahhab Meddeb⁷ en 1983 :

Leurs voix à mes oreilles, la forme de leurs visages à mes yeux, à les [les proches] évoquer souvent durant mon absence, m'étaient restés familiers. Au premier moment de nos retrouvailles un voile de brume se leva, puis disparut. Le lendemain de mon arrivée, sur mon lit d'enfance, dans la chambre entre les murs qui furent témoins de mes années espiègles... je me laissai, heureux, au bruit du vent. Et par Dieu si je connais, dans ce pays, sa forme de joyeux murmure ! Le vent dans les palmiers ou selon qu'il souffle sur les champs de blé est d'un bruit changeant. J'entendis un roucoulement. À travers la

⁷ Meddeb est un écrivain tunisien. Il est à la fois romancier, poète, traducteur et essayiste. Il est aussi professeur de littérature comparée à l'Université Paris X-Nanterre et directeur de la revue *Dédale*.

fenêtre, j'aperçus dans la cour notre vieux palmier au tronc robuste, élançé, ses racines plongeant dans la glèbe et ses palmes nonchalantes dont le bouquet vert débordait la cime. Je fus pénétré d'une profonde sécurité. Ainsi, ne suis-je pas plume au vent, mais créature, pareille à ce palmier, de haut lignage et de sûre destinée. (pp. 11-12)

Même avec l'intervention de l'écrivain tunisien d'expression française visant à transmettre « l'ampleur et l'intégralité du texte original. [S]on souci étant de rester fidèle à l'enchaînement et à la temporalité du texte arabe, c'est-à-dire à son rythme, sa musicalité » (Salih, 1983, p. 9), celle de Johnson-Davies, par le simple fait de respecter la lettre de la langue initiale permet au texte initial de se superposer au texte anglais, rendant ainsi possible une lecture différente aux lecteurs anglophones. Elle leur transmet une altérité familière, puisque véhiculée par les moyens expressifs actifs ou bruts de la langue anglaise qu'ils reconnaissent relativement bien. Au contraire, dans le texte français, les traducteurs éliminent les répétitions, optent pour la langue soignée et « améliorent » certains sens du texte arabe : notons par exemple l'usage de « voile de brume » au lieu d'« une sorte de brume », de « profonde sécurité » au lieu de « sécurité » tout court, de « de haut lignage » à la place de « qui a une origine » et « de sûre destinée » plutôt que « qui a un but ». Signalons aussi l'omission injustifiable de l'expression « qui a des racines » (له جذور) et l'ajout de l'adjectif « heureux » qui explicite les émotions du narrateur. La même chose s'applique à l'usage des trois points de suspension après l'adjectif « espiègle ». Ce dernier constitue en soi une modification claire du sens du texte, puisqu'il est question plutôt des « frivolités de la vie » (ترهات). Ces changements visent la communication facile et l'élégance du style, même au dépens de l'exactitude de la perspective narrative et des détails fournis : le narrateur parle, par exemple, de la « voix » familière et non pas du « bruit » du vent, de « regarder » le palmier qu'il connaît très bien et non pas de l'« apercevoir ». En fait, le narrateur décrit, dans ce passage, sa recherche de preuves du maintien de sa propre identité (soudanaise). Ayant passé sept ans en Angleterre, au premier regard jeté sur ses proches il a l'impression qu'il a changé et que le pays lui est devenu étranger, d'où cette « brume » passagère de manque d'identification par à un monde tenu pour familier. Il y a là des symptômes du déchirement produit par l'acculturation, cette familiarisation avec l'Autre qui semble finir par inverser le rapport de la personne avec les deux mondes (le sien devenu étranger et l'autre devenu familier). Cependant, le narrateur retrouve aussitôt la familiarité des choses autour de lui (chambre, palmier, lit d'enfance, vent, champ, roucoulement, souvenirs, etc.) et la description qu'il en fait n'est qu'une manière pour

lui de se reconnaître et de se rassurer que son identité (soudanaise) n'a pas vraiment changée. Supprimer la familiarité des choses décrites (la voix du vent, le palmier et d'autres détails et traits culturels) prolonge inutilement l'anxiété du narrateur et affecte la manière dont le thème de l'identité, l'un des sujets les plus importants des écrits postcoloniaux, est abordé dans le texte de Salih.

Il reste que, dans ce même passage, quelques aspects *linguistico-culturels* sont rendus de manière beaucoup moins littérale. Ainsi, l'expression أرخيت أنني للريح est traduite par « I listened intently to the wind ». Une traduction littérale, au lieu de la paraphrase, aurait produit une phrase et une image inintelligibles en anglais : « I loosened my ears to (or for) the wind ». Une assimilation similaire est opérée dans le texte français, ce qui renforce sa lisibilité : « je me laissai, heureux, au bruit du vent ». Un autre point qu'on peut soulever ici afin de démontrer cette dialectique de l'assimilation et de la non assimilation chez Johnson-Davies est la traduction du mot عروق par « roots ». En arabe, le mot عرق désigne d'abord les veines et la race humaines, mais il est utilisé ici dans le sens de « racine » puisqu'il est question d'un palmier. Dans ce passage, Salih décrit cet arbre de manière à le personnifier. Il a un جذع (ce mot désigne le tronc de l'arbre, mais peut aussi décrire la partie du corps humain qui ne comprend pas la tête et les membres, soit le tronc), des « veines » et une هامة (mot qui désigne la tête humaine). La comparaison établie entre ce palmier et le narrateur est certes essentielle, mais une traduction littérale de ces mots aurait produit de l'ambiguïté en anglais, puisque le palmier ne peut avoir des veines (comme *roots*). Inclure une note dans le texte pour expliquer ces différences linguistiques et sémantiques ne pourrait qu'affecter la nature littéraire du texte et expliciter davantage le travail critique du traducteur.

La priorité souvent accordée à la culture source dans la démarche traductive de Johnson-Davies pourrait cependant avoir certains inconvénients. D'abord, elle risque parfois d'aliéner la bonne volonté du lecteur et de rendre son expérience moins agréable, voire parfois déplaisante. C'est ce qu'on remarque parfois dans les critiques faites de certains textes littéraires traduits par Johnson-Davies, surtout en Occident. La nature de la langue anglaise et, par conséquent, du style du traducteur, affecte la qualité artistique et esthétique du texte. En outre, cet attachement relativement servile aux aspects textuels et culturels des œuvres originales risque de consacrer la tendance à considérer la littérature arabe traduite comme étant le domaine des

arabisants et des orientalistes, les seuls détenteurs du savoir requis pour comprendre cette littérature et la culture d'où elle est issue. De plus, le choix risque d'entraîner l'insatisfaction des traducteurs et des éditeurs quant à la rentabilité de l'opération traduisante. Johnson-Davies déclare à maintes reprises, et avec une amertume à peine déguisée, que son expérience de traducteur, aussi longue et variée soit-elle, ne l'a pas beaucoup aidé financièrement, à l'exception des traductions faites de certaines œuvres de Mahfouz. Le succès relatif de ces dernières, faut-il le rappeler, est attribuable plus au Prix Nobel obtenu par l'écrivain qu'au travail de ce traducteur dévoué : « It says a lot about American and British publishers that it took a Nobel Prize for them to take him [Mahfouz] seriously as a writer » (Ghazoul et al., 1983, p. 85). Ajouter à ce handicap initial de manque d'intérêt pour la littérature arabe des difficultés de réception peut prolonger l'ignorance de cette littérature et détourner les lecteurs potentiels vers des productions littéraires étrangères plus accessibles et attrayantes.

Conclusion

Quoi qu'on dise de la valeur esthétique de l'aspect littéral de la traduction de Johnson-Davies, son travail restera sans doute un bon exemple de la traduction éthique : il s'est montré ouvert aussi bien à l'altérité de la culture source, à la spécificité de sa langue qu'aux différences poétiques et esthétiques entre les littératures arabophone et anglophone. L'éthicité réaliste de sa démarche, qui doit être vue dans son contexte historique global, résulte aussi du choix du littéralisme comme méthode principale là où les conditions du travail – surtout les problèmes de publication et l'inégalité de rapports de force entre les cultures source et cible – dictent l'assimilation du texte arabe aux valeurs de la littérature britannique. De plus, cette éthicité émane d'une sympathie basée non pas sur une approche textuelle et médiatique (à distance), mais sur une expérience directe de la vie arabe et sur une compréhension relativement indépendante de la vision du monde propre à la culture traduite. Telle est, à mon avis, la traduction postcoloniale éthique, une compréhension de la diversité des systèmes de valeurs et des expériences de vie humaine, une conscience des enjeux littéraires et extralittéraires de la traduction et un dévouement au rapprochement des points de vue de cultures différentes. En tant que pionnier dans ce genre de traduction, Denys Johnson-Davies mérite amplement tout l'éloge dont il a fait l'objet.

Université McGill

Références

- AMIREH, Amal (2000). « Framing Nawal El Saadawi: Arab Feminism in a Transnational World ». *Signs*, 26-1, pp. 215-249.
- BERMAN, Antoine (1985). « La traduction comme épreuve de l'étranger ». *Texte*, n° 4, pp. 67-81.
- (1999). *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris, Éditions du Seuil.
- (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard.
- CLARK, Peter (2000). *Arabic Literature Unveiled: Challenges of Translation*. Durham, University of Durham, Center for Middle Eastern and Islamic Studies.
- ETTOBI, Mustapha (2003). « La traduction comme représentation d'une culture étrangère : le cas de la littérature arabe traduite en anglais et en français ». *Orées*, n° 4, volume 3, automne 2003/hiver 2004.
- GHAZOUL, Ferial et al. (1983). « On Translating Arabic Literature. An Interview with Denys-Johnson-Davies ». *Alif*, 3 (printemps 1983), pp. 80-93.
- IRWIN, Robert (1994). *The Arabian Nights: A Companion*. Londres, A. Lane, Penguin Press.
- JOHNSON-DAVIES, Denys (1967). *Modern Arabic Short Stories*. Sélection et traduction de Johnson-Davies. Londres, Oxford University Press.
- (2006). *Memories in Translation. A Life between the Lines of Arabic Literature*. Le Caire/New York, The American University in Cairo Press.
- KAHF, Mohja (2000). « Packaging "Huda" : Sha'rawi's Memoirs in the United States Reception Environment ». *Going Global : The Transnational Reception of Third World Women Writers*. Amal Amireh et Lisa Suhair Majaj, dir., New York, Garland, pp. 148-172.

MARDAM-BEY, Farouk (2000). « La réception en France de la littérature arabe ». Miguel Hernando de Larramendi et Luis Miguel Pérez Cañada, éd. *La traducción de literatura árabe contemporánea : antes y después de Naguib Mahfuz*. Cuenca, Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, pp. 81-88.

RODENBECK, John (1999). « Interpretation and Beyond ». *Al-Ahram Weekly Online*. (9-15 décembre 1999, numéro 459). Consulté sur Internet le 20/02/2002 : http://web1.ahram.org.eg/weekly/1999/459/bk3_459.htm.

SAID, Edward ([1990] 1994). « Embargoed Literature ». Dans *The Politics of Dispossession*. New York, Pantheon Books, pp. 372-378.

SALIH, Tayeb (1981). *Mawsim al-hijra ila al-chimal*. Beyrouth, Dar al-'Awda.

— (1972). *Le Migrateur*. Traduction de Fady Noun. Paris, Sinbad.

— (1983). *Saison de la migration vers le Nord*. Traduction d'Abdelwahhab Meddeb et Fady Noun. Paris, Éditions Sindbad, « La bibliothèque arabe ».

— (1970). *Season of Migration to the North*. Traduction de Denys Johnson-Davies. Londres/Ibadan/Nairobi, Heinemann, « African Writers Series ».

TOMICHE, Nada (1978). *La Littérature arabe traduite*. Paris, Geuthner.

VENUTI, Lawrence (1995). *The Translator's Invisibility. A History of Translation*. Londres/New York, Routledge.

WOFFENDEN, Richard (2000/1). « Prose for the People ». *Cairo Times*, volume 4, numéro 41. (21 décembre 2000 - 3 janvier 2001). Consulté sur Internet le 25 février 2002 : www.cairotimes.com/content/archive04/denis.html.

RÉSUMÉ : Denys Johnson-Davies : figure de la traduction de la littérature arabe — Dans mon article, je présente le travail de Denys Johnson-Davies, le traducteur « par excellence » de la littérature arabe, et démontre comment sa production non seulement reflète des aspects et des problèmes de la traduction de la littérature arabe en langues occidentales, mais présente aussi une perspective intéressante sur la nature de la traduction ainsi que sur ses enjeux linguistiques et interculturels. Afin d’expliquer sa technique de traduction, je prends en considération les affinités de sa méthode avec la théorie d’Antoine Berman et celle de Lawrence Venuti. L’expérience de Johnson-Davies est une preuve vivante des avantages et des inconvénients du « travail sur la lettre ». Elle complexifie davantage le débat sur la visée éthique de la traduction.

ABSTRACT: Denys Johnson-Davies: A Significant Figure in the Translation of Arabic Literature — In my article, I consider the work of Canadian-born Denys Johnson-Davies, the translator “par excellence” of Arabic literature into English, and explain how his production not only reflects aspects and problems of this translation, but also presents an interesting perspective on translation, as well as its linguistic and intercultural issues. In order to explain his translation technique, I consider the affinities of his method with the theories of Antoine Berman and Lawrence Venuti. Johnson-Davies’ experience is living proof that the “travail sur la lettre” (attending to the letter of the source text) has advantages as well as drawbacks. It confers more complexity to the debate on translation ethics.

Mots-clés : traduction anglaise, littérature arabe, enjeux culturels, orientalisme, éthique.

Keywords: English translation, Arabic literature, cultural issues, Orientalism, ethics.

Mustapha Ettobi : Département de langue et littérature françaises, Université McGill, 3460, rue McTavish, Montréal, (Québec), H3A 1X9

Courriel : mustapha.ettobi@mail.mcgill.ca